

mement minces et pas plus grandes que la moitié de la coquille d'un œuf de poule. Ces ornements se portaient sans doute suspendus aux oreilles, car ils sont munis de petites montures semblables aux boutons en usage parmi les femmes indigènes. Il faut aussi mentionner des fragments d'argent ayant dix pouces de long sur deux de large et aussi minces qu'une feuille de papier. Tous les morceaux d'or qu'on trouva dans ces tombeaux étaient renfermés dans la bouche des cadavres. Grâce à la nature du sol dans lequel les guacas étaient pratiqués, les corps ensevelis étaient encore presque entiers et nullement défigurés, bien que quelques-uns fussent enterrés depuis trois siècles au moins. Les vêtements étaient dans le même état de conservation; mais corps et habits tombèrent bientôt en poussière sous l'action de l'air et du soleil. On déterra un homme dont les cheveux se joignaient aux sourcils et couvraient si complètement le front, que cette partie du visage n'existait réellement pas. Près de lui on voyait une grande quantité d'herbes sèches, plusieurs petits pots et des poupées habillées. Les Indiens, qui exécutaient ces fouilles sous la direction du touriste anglais, prétendirent que cet homme avait été un *brujo* ou devin; on peut supposer aussi qu'il avait été médecin, car la sorcellerie et l'art de guérir se confondaient et s'exerçaient à la fois chez ces peuples ignorants, comme chez la plupart des nations non civilisées.

Signalons encore dans les environs de Truxillo, près de Guambacho, petit port au sud de Huanchaco (\*), d'autres ruines non moins intéressantes que celles dont nous avons parlé tout à l'heure. C'est une immense ligne de fortifications construites, suivant toute probabilité, bien longtemps avant la conquête. La muraille est presque partout entière, et offre des angles saillants à peu près semblables à de grossiers bastions. Ce mur suit le flanc d'une haute montagne située tout près

(\*) L'ancienne ville de Guambacho fut détruite par un pirate hollandais, en 1685.

de la mer. L'histoire nous apprend qu'une grande victoire fut remportée dans cet endroit par le dixième Inca sur Chimu, dernier roi de la province appelée aujourd'hui *Truxillo*. Une immense quantité d'ossements humains répandus çà et là atteste le carnage qui eut lieu sur ce champ de bataille. On a remarqué que plusieurs squelettes avaient la chevelure intacte.

Toutes les ruines qui gisent dans le voisinage des lieux habités ont été, comme on doit bien le penser, explorées, visitées et fouillées dans tous leurs recoins par les Espagnols, qui espéraient y trouver des trésors cachés. Souvent la cupidité des Européens fut largement satisfaite par de magnifiques trouvailles. On raconte qu'en 1576, un Espagnol retira d'un guaca, supposé être la sépulture d'un roi de la famille de Chimu, une si grande quantité d'or, que la somme formant le cinquième du trésor royal s'éleva à 9,632 onces d'or, ce qui suppose que la totalité du trésor représentait 3,750,000 francs. Aujourd'hui encore, on est persuadé au Pérou que les guacas contiennent des richesses qui attendent d'heureux explorateurs. Lorsque les exhalaisons qui s'élèvent de ces tombeaux produisent sur le sommet des montagnes des lueurs phosphoriques, les habitants des campagnes croient que ces feux passagers indiquent la présence de trésors enfouis; et ils s'empressent d'aller visiter ces anciennes sépultures, qui déjà avaient été vingt fois inutilement profanées par des mains avides.

Nous terminerons cette longue description des villes du Pérou, en citant, mais seulement pour mémoire :

Guamanga, fondée par Pizarre et peuplée de 40,000 individus;

Jauja ou Xauxa, qui compte 10,000 habitants, et se soutient principalement par le produit de ses mines d'argent;

Ayacucho, près de laquelle le général Sucre remporta la victoire célèbre dont nous parlerons en détail dans le résumé de l'histoire de la révolution péruvienne;

Puno, chef-lieu du département de même nom, et contenant une population de 16,000 âmes.

Dans la Bolivie :

Oropesa, située dans le département de Cochabamba, appelé à bon droit le *grenier du Pérou* (25,000 habitants);

Cochabamba (30,000 âmes);

Tarija, chef-lieu de la province de Chicas, qui produit en abondance du blé, des fruits et des vins d'excellente qualité;

Santa-Cruz de la Sierra Nueva (6,000 habitants).

#### TABLEAU DE L'ANCIEN EMPIRE DU PÉROU.—DYNASTIE DES INCAS.

Les ténèbres les plus profondes entourent le berceau des Péruviens, comme celui de toutes les nations qui peuplent l'Amérique. Aucune tradition, aucun monument, aucun vestige de nature quelconque, ne peuvent aider l'historien à remonter avec certitude dans les annales du Pérou, au delà de l'époque, assez moderne, à laquelle ce pays fut soumis à des institutions à peu près régulières, grâce à l'établissement de la dynastie des Incas. Encore, la situation morale et matérielle de l'empire péruvien sous cette descendance de rois est-elle très-confuse et, sur certains points, environnée d'une obscurité complète. S'il est impossible de connaître la condition du Mexique avant l'irruption des Aztèques dans l'Anahuac, du moins on peut suivre les fastes nationaux de ce royaume depuis cette invasion jusqu'à l'arrivée des Espagnols; les manuscrits mexicains qui existent encore, et des traditions sûres, en fournissent les moyens. Il n'en est pas ainsi du Pérou. Les Incas ne nous ont laissé aucun document écrit sur la période de leur domination. Malgré les assertions de quelques auteurs peu exigeants, nous ne saurions voir dans les *quipos*, des archives nationales régulières et suffisantes. Les *quipos* étaient des cordons à nœuds de différentes couleurs, qui ne doivent être réellement considérés

que comme un instrument de calcul. Les nuances exprimaient les objets, et les nœuds représentaient les nombres. On s'en servait pour tenir compte de la population de chaque province et de ses productions, rassemblées avec soin dans de vastes magasins pour les besoins de la communauté. Les quelques faits que rappellent ces nœuds colorés sont donc à peu près insignifiants au point de vue historique. Ce qu'il nous importe de connaître, ce sont les institutions, les mœurs, les lois des Péruviens; et c'est précisément ce que ne nous apprennent pas les *quipos*. D'ailleurs, alors même que ces cordons allégoriques rappelleraient des faits vraiment intéressants, ils ont été si bien détruits par les conquérants espagnols, qu'on n'en pourrait tirer aucune utilité réelle. On est donc réduit à se contenter des documents qui nous viennent des écrivains européens. En arrivant au Pérou, les Espagnols observèrent la société à laquelle ils étaient destinés à donner des lois. Ils apprirent, en outre, de la bouche des indigènes, ce qu'avait été la génération précédente. A l'aide de l'examen personnel et des renseignements recueillis dans le pays, les historiens purent faire un tableau suffisamment exact de ce qui existait au moment de la conquête. Mais ce tableau ne pouvant pas remonter bien loin dans les fastes du Pérou; passé une certaine époque, au delà de laquelle la tradition orale devenait nécessairement incertaine, il ne pouvait que présenter des faits confus et altérés. Quant à Garcilasso de la Véga qui, en sa qualité de descendant des Incas, voulut consacrer la gloire de ses ancêtres, en écrivant leur histoire complète, il n'a presque rien ajouté à ce que les auteurs espagnols avaient dit avant lui; et il s'est complu à répéter les choses merveilleuses et incertaines qui se trouvaient déjà en circulation au sujet des temps antérieurs à la conquête.

Ainsi, l'obscurité est profonde et entière pour l'histoire ancienne du Pérou; les documents sont incomplets,



et sur certains points tout à fait nuls, pour la seconde période, c'est-à-dire celle qui s'écoula depuis l'établissement de la dynastie des Incas jusqu'à la conquête. Nous devons donc nous résigner à répéter, pour les âges primitifs, ce que les historiens ont avancé d'après de simples conjectures; et quant à la seconde époque, il faudra, nous étayant du témoignage des écrivains espagnols et de Garcilasso de la Véga, éclairer, à l'aide de ce flambeau, quelquefois insuffisant, les premiers moments du règne des Incas. Nous ne rencontrerons la certitude historique que quand nous aurons à parler des derniers souverains indigènes. Quelque gênante que soit la nécessité de marcher ainsi à tâtons dans les annales d'un peuple dont le passé a dû être si intéressant, il faut, bon gré, mal gré, s'y soumettre.

Si l'on en croit certains écrivains espagnols, les Péruviens, avant l'apparition du premier Inca, vivaient dans la plus honteuse barbarie. Nulle institution, nul principe formulé en loi, ne modérait leurs passions, ne réglait l'élan de leurs instincts. Semblables aux animaux sauvages, ils mangeaient ce qui s'offrait à leur glotonnerie, s'accouplaient pour la seule satisfaction de leurs désirs charnels, et faisaient des bois et des cavernes leurs demeures ordinaires. Pleins d'idées superstitieuses et de penchants féroces, ils vouaient un culte stupide aux astres, aux plantes, à des animaux immondes, et offraient aux objets de leur adoration le sang des victimes humaines qu'ils égorgaient sur leurs autels. Entièrement privés d'industrie, ils erraient çà et là, dans la nudité la plus complète, dépensant dans des querelles frivoles une énergie qu'ils auraient pu mieux employer, et dédaignant les bienfaits d'un sol qui ne demandait que de faibles efforts pour être fertilisé. En un mot, ils réalisaient tout ce que les voyageurs et les philosophes nous ont appris de la vie sauvage.

On ne sait combien de temps les Péruviens vécurent dans cette condi-

tion misérable. On suppose qu'ils n'avaient encore fait aucun progrès dans la civilisation, quand parurent un homme et une femme qui entreprirent de les former à la vie sociale, et de les soumettre à des lois régulières. Cet homme était Manco Capac, cette femme s'appelait Mama Oello. Profitant de la vénération des Péruviens pour le soleil, ils se donnèrent pour enfants de cet astre, et dirent avoir été envoyés par lui pour arracher son peuple à l'ignorance et à la misère. D'où venait le couple réformateur, c'est ce qu'on ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que l'intelligence de Manco Capac et de sa compagne subjuga promptement les Indiens, et trouva dans ces gens crédules des instruments dociles et empressés. Le prétendu fils du soleil enseigna aux Péruviens à cultiver la terre, à construire des maisons, à pratiquer les arts les plus utiles à l'homme. Mama Oello apprit aux femmes à filer et à tisser des étoffes. Quand ils eurent pourvu aux choses de première nécessité, c'est-à-dire à la nourriture, au vêtement et à l'habitation des peuplades qui avaient répondu à leur appel, ils s'occupèrent de leur donner les institutions les plus propres à consolider ces bienfaits. Manco ordonna, au nom du soleil son père, et les Péruviens obéirent. Il déterminait les devoirs des sujets entre eux et vis-à-vis de leurs chefs; il créa une administration, organisa une hiérarchie, et assouplit si habilement les indigènes à la discipline, qu'il se forma bientôt un Etat politique régulier, et, en apparence du moins, bien gouverné. La fondation de la ville de Cuzco, l'un des premiers actes du législateur, en réunissant les tribus autour d'un centre commun, favorisa puissamment l'œuvre de régénération; c'est ainsi que fut fondé l'empire des Incas, ou *seigneurs* du Pérou, du moins si l'on en croit la tradition des Indiens, perpétuée par les récits des historiens espagnols. Cet empire fut d'abord fort peu étendu, car il n'embrassait qu'un espace de huit ou dix lieues autour de Cuzco; mais les con-

quêtes de Manco Capac et de ses successeurs en reculèrent les limites, si bien que, lorsque les Européens envahirent ces belles contrées, ils trouvèrent un pays immense soumis à la domination et aux lois des Incas.

Il est fort à regretter qu'aucune donnée tant soit peu positive ne puisse conduire à la découverte du lieu de naissance et de l'origine de Manco Capac et de sa compagne. La tradition dit qu'ils partirent tous deux du lac de Titicaca. Ne doit-on pas voir dans cette croyance populaire la preuve que Manco était de la nation des Aymaras qui habitait les bords du même lac? Dans ce cas, cette nation aurait été la souche et le type de la civilisation péruvienne. Telle est, au reste, l'opinion de M. d'Orbigny. Mais s'il est vrai, comme on l'assure, que les Péruviens, au moment où ils parurent au milieu d'eux, fussent encore dans l'état de barbarie que nous avons décrit, et si l'on suppose que le couple révélateur fût originaire du pays même, on sera frappé du contraste qui existait entre son intelligence et la stupidité des gens qui l'entouraient, entre ses lumières et leur ignorance profonde, entre ses tendances vers la vraie civilisation et les préjugés grossiers de ces hordes sauvages. Une pareille bizarrerie étant inexplicable, et même, on peut le dire, impossible, on est conduit à ce dilemme : ou le premier Inca était étranger au pays, et dans ce cas on ne pourrait déterminer le lieu de son origine, car tous les pays avoisinants étaient probablement dans le même état de barbarie; ou bien il n'est pas vrai que les Péruviens fussent, à l'époque dont il s'agit, aussi arriérés qu'on se plaît à l'affirmer, et alors il serait tout simple qu'il se fût élevé du sein de ce peuple un homme et une femme dont l'intelligence eût résumé tous les progrès accomplis jusqu'à eux, et dont le génie eût devancé les progrès à venir. Nous serions assez disposés à nous en tenir à cette supposition; et l'hypothèse une fois admise, nous regarderions tout ce qu'on a dit de la déplorable situation des Péruviens avant

l'apparition de l'Inca, comme autant de flatteries destinées à grandir le mérite du réformateur par la difficulté de la tâche. Quant à la supposition qui ferait venir Manco Capac d'un autre continent, ou du moins de quelque terre éloignée de l'Amérique, nous savons bien qu'elle ne répugnerait pas à certains esprits aventureux qui se plaisent aux problèmes excentriques et aux paradoxes laborieusement inventés; mais nous préférons nous en tenir à l'hypothèse, beaucoup plus simple et toute naturelle, d'une origine péruvienne, coïncidant avec un état social moins barbare que celui dont on nous a donné le tableau probablement exagéré.

A quelle époque eut lieu l'apparition de Manco Capac? aucun document ne peut le faire deviner. Les Péruviens se plaisent à faire remonter l'origine de leur famille royale au delà de quatre siècles avant la conquête. Mais si l'on considère que la dynastie des Incas ne se composa que de douze souverains régnants, et si l'on suppose que chaque règne ait duré vingt ans en moyenne, on ne trouvera pour toute la domination de ces princes, à commencer par Manco Capac, qu'une période de deux cent quarante ans. L'assertion des Péruviens est donc probablement mensongère, et elle doit être attribuée à ce désir puéril qu'ont tous les peuples de se vieillir beaucoup plus qu'ils n'en ont le droit.

Tout le système de gouvernement établi par Manco Capac se fondait sur les croyances religieuses; institutions politiques et civiles, hiérarchie, législation, tout procédait de la religion et tout y aboutissait. « Le gouvernement des Péruviens, dit Robertson dans son *Histoire d'Amérique*, a cela de singulier et de frappant, qu'il doit à la religion son esprit et ses lois. Les idées religieuses font très-peu d'impression sur l'esprit d'un sauvage; leur influence sur ses sentiments et sur ses mœurs est à peine sensible. Parmi les Mexicains, la religion réduite en système, tenant une grande place dans leurs institutions publiques, concou-



rait avec beaucoup de force à former le caractère national. Mais au Pérou, tout le système civil était basé sur la religion. L'Inca n'était pas seulement un législateur, mais un envoyé du ciel. Ses préceptes étaient reçus, non comme les ordres d'un supérieur, mais comme des oracles sortis de la bouche d'une divinité. Sa famille était sacrée, et pour la tenir séparée et sans aucun mélange impur d'un sang moins précieux, les enfants de Manco Capac épousaient leurs propres sœurs, et aucun ne pouvait monter sur le trône, sans prouver sa descendance des seuls enfants du soleil. C'était la le titre de tous les descendants de l'Inca, et le peuple les regardait avec le respect dû à des êtres d'un ordre supérieur. On croyait qu'ils étaient sous la protection immédiate de la divinité qui leur avait donné naissance, et que toutes les volontés de l'Inca étaient celles de son père le soleil. Deux effets résultaient de cette influence de la religion sur le gouvernement. L'autorité de l'Inca était absolue et illimitée dans toute la force de ces termes. Lorsque les décrets d'un souverain sont regardés comme des commandements de la divinité, c'est non-seulement un acte de révolte, mais encore un acte d'impiété, de s'y opposer. L'obéissance devient un devoir de religion; et comme ce serait un sacrilège de blâmer l'administration d'un monarque qui est immédiatement sous la direction du ciel, et une audace présomptueuse de lui donner des avis, il ne reste plus qu'à se soumettre avec un respect aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouvernement établi sur la base d'un commerce avec le ciel. De là aussi la soumission des Péruviens envers leurs souverains; les plus puissants et les plus élevés de leurs sujets reconnaissaient en eux des êtres d'une nature supérieure; admis en leur présence, ils ne se présentaient qu'avec un fardeau sur les épaules, comme un emblème de leur servitude, et une disposition à se soumettre à toutes les volontés de l'Inca. Il ne fallait au monarque aucune force coactive pour

faire exécuter ses ordres. Tout officier qui en était chargé était l'objet du respect du peuple, et, selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens (\*), il pouvait traverser l'empire d'une extrémité à l'autre, sans rencontrer le moindre obstacle; car en montrant une frange du *borla*, ornement royal de l'Inca, il devenait le maître de la vie et de la fortune de tous les citoyens. Il faut regarder comme une autre conséquence de cette liaison de la religion avec le gouvernement, la peine de mort infligée à tous les crimes. Ce n'étaient plus des désobéissances à des lois humaines, mais des insultes à la divinité. Les fautes les plus légères et les crimes les plus atroces appelaient la même vengeance sur la tête du coupable, et ne pouvaient être expiés que par son sang. La peine suivait la faute inévitablement, parce qu'une offense envers le ciel ne pouvait en aucun cas être pardonnée (\*\*). Parmi des nations déjà corrompues, des maximes si sévères, en conduisant les hommes à la férocité et au désespoir, sont plus capables de multiplier les crimes que d'en diminuer le nombre. Mais les Péruviens, avec des mœurs simples et une crédulité aveugle, étaient contenus dans une telle crainte, que le nombre des fautes était extrêmement petit. Leur respect pour des monarques éclairés et guidés par la divinité qu'ils adoraient, les maintenait dans le devoir, et la crainte d'une peine qu'ils étaient accoutumés à regarder comme un châtement inévitable de l'offense faite au ciel, les éloignait de toute prévarication. »

Nous avons cité tout au long ce passage de Robertson, parce que l'auteur de *l'Histoire d'Amérique* nous paraît avoir judicieusement apprécié les résultats d'un gouvernement uniquement fondé sur une croyance religieuse, sincère et inébranlable. Il n'est pas douteux que Manco Capac n'eût prévu les conséquences de son système, et cela seul prouve la haute intelligence de ce

(\*) Zarate, lib. I, cap. xiii.

(\*\*) Garcilasso de la Véga, lib. II, cap. vi.

législateur. Il connaissait évidemment les éléments sur lesquels il allait agir; il savait que les Péruviens adopteraient sans difficulté un gouvernement dont la base s'accordait si bien avec leurs idées sur la puissance du soleil; une fois rassuré sur ce point essentiel, il calcula avec une rare perspicacité les résultats inévitables d'un système fondé sur une croyance aveugle; de là, la série de ces institutions qui toutes procédaient directement ou indirectement d'une royauté essentiellement de droit divin.

La direction que Manco Capac donna aux idées superstitieuses des Péruviens, produisit un autre effet, dont il dut se réjouir singulièrement: ce fut d'adoucir les mœurs de ce peuple qui, si l'on en croit certains écrivains et de vagues traditions, se plaisait auparavant à offrir à ses grossières divinités des sacrifices humains. En proposant à l'adoration de ces hommes crédules les plus belles manifestations de la nature physique, telles que le soleil et les autres astres, l'Inca présument avec raison que ses sujets adopteraient un culte moins barbare. C'est, en effet, ce qui eut lieu. Les Péruviens, sous la domination de leurs rois, ne croyaient pas, comme les Mexicains, à des êtres hideux et bizarres, tristes fruits d'une imagination déréglée, et avides d'offrandes souillées du sang des hommes; ils reconnaissaient pour dieux principaux le soleil, la lune et les étoiles. C'était, à vrai dire, des abstractions, car ils ne vénéraient dans ces hôtes brillants de la voûte céleste que les dispensateurs de la lumière, de la chaleur et de la vie. De pareilles divinités ne pouvaient exiger d'odieus sacrifices. Aussi les Péruviens se bornaient-ils à porter sur leurs autels les fruits de la terre, développés et mûris par la bienfaisante chaleur du soleil; quelques produits précieux de l'industrie de leurs mains guidées par sa lumière; quelques animaux nés et développés pour leurs besoins, grâce à sa puissance vivifiante. C'était ainsi qu'ils concevaient le culte dû à l'emblème le plus éclatant de la bonté divine. On

conçoit à quel point leurs mœurs et leur caractère durent se ressentir de ces pratiques religieuses. L'amour de l'agriculture, autre produit des idées propagées par l'Inca, acheva de convertir la nation aux sentiments paisibles.

Nul doute que le naturel foncièrement doux et pacifique des indigènes du Pérou n'ait puissamment contribué à les amener à cette condition morale. Un peuple à instincts plus cruels et plus turbulents eût résisté beaucoup plus énergiquement à la propagande de ses législateurs et à l'action d'une religion fondée sur des principes d'humanité. Mais, d'un autre côté, on ne peut nier l'influence des doctrines religieuses sur les nations. Le caractère des Péruviens fut probablement pour beaucoup dans l'œuvre de civilisation, mais le culte nouveau put y revendiquer aussi une large part. Il faut également tenir compte de la politique humaine et civilisatrice des Incas. Convaincu que l'affection et l'obéissance de ses sujets étaient l'effet de leur croyance à son origine céleste, le souverain faisait tout ce qui était en lui pour maintenir et perpétuer cette croyance; il s'efforçait, par ses lois et ses actes, de se montrer l'égal en bienfaisance et en générosité, de l'astre dont il se disait le descendant. Il exerçait un despotisme absolu et sans contrôle, mais il savait le tempérer par l'intervention propice de la religion. Sa conduite envers les peuples étrangers n'était pas moins digne d'éloges. Les Incas ne faisaient pas la guerre comme la plupart des nations américaines, c'est-à-dire pour exterminer des voisins importuns et pour rassasier leurs fétiches du sang de leurs ennemis. Bien loin de là, ils combattaient dans un but de véritable civilisation. Les prisonniers étaient traités avec douceur et instruits dans les doctrines des vainqueurs. Aucune violence ne venait en aide à l'œuvre de conversion. La persuasion était seule employée, et les bons traitements dont on usait envers les nations subjuguées étaient pour beaucoup dans le résultat final.



Il n'est pas sans importance de faire remarquer qu'au milieu de ces croyances religieuses et de leurs conséquences, on voit percer l'idée d'un créateur unique, autre que le soleil. Les Péruviens révéraient une puissance supérieure dont ils ne parlaient qu'avec les témoignages les plus significatifs de respect et de crainte. Ce dieu inconnu s'appelait *Pachacamac*, nom composé de deux mots, *pacha* (monde), et *camar* (animer). « Ce nom, dit Garcilasso de la Véga, leur était en si grande vénération, qu'ils n'osaient le prononcer; si la nécessité les y obligeait, ils le faisaient avec de grandes marques de respect et de soumission; ils rapprochaient leurs épaules, baissaient la tête, penchaient leur corps en avant et levaient les yeux aux cieux, puis tout à coup ils abaissaient leurs regards vers la terre, portaient leurs mains ouvertes sur l'épaule droite et donnaient des baisers à l'air (\*). » Ils réservaient tous ces signes de respect superstitieux à Pachacamac, car ils prononçaient à tout instant le nom du soleil sans se livrer aux mêmes démonstrations; ce qui prouve qu'ils plaçaient plus haut, dans leurs croyances, le dieu Pachacamac que son emblème. « Si quelqu'un leur demandait qui était Pachacamac, ils répondaient que lui seul donnait la vie à l'univers et le faisait subsister; qu'ils ne l'avaient pourtant jamais vu; qu'à cause de cela ils ne lui bâtissaient point de temples et ne lui offraient aucuns sacrifices; mais qu'ils l'adoraient dans le fond de leur cœur, et qu'ils le regardaient comme le dieu inconnu. Augustin de Zarate rapporte que le R. P. F. Vincent de Valverde dit au roi Atahualpa, que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait créé le monde, et que l'Inca lui répondit qu'il ne savait rien de cela, qu'il ne croyait pas même qu'aucun être, excepté le soleil, pût créer quelque chose; qu'il le tenait pour Dieu et la

(\*) Histoire des Incas, rois du Pérou, traduite de l'espagnol de l'Inca Garcilasso de la Véga, t. I, p. 61, édit. d'Amsterdam, 1737, in-4°.

terre pour mère avec leurs Guaccos; qu'au reste *Pachacamac* avait tiré le grand monde d'unéant, etc. (\*). » On ne peut donc révoquer en doute la croyance des Péruviens à un pouvoir supérieur, auteur de toutes choses. Du reste, c'est ce qu'on observe chez presque tous les peuples, et même chez ceux qui vivent dans le fétichisme le plus grossier et qui admettent la pluralité des dieux.

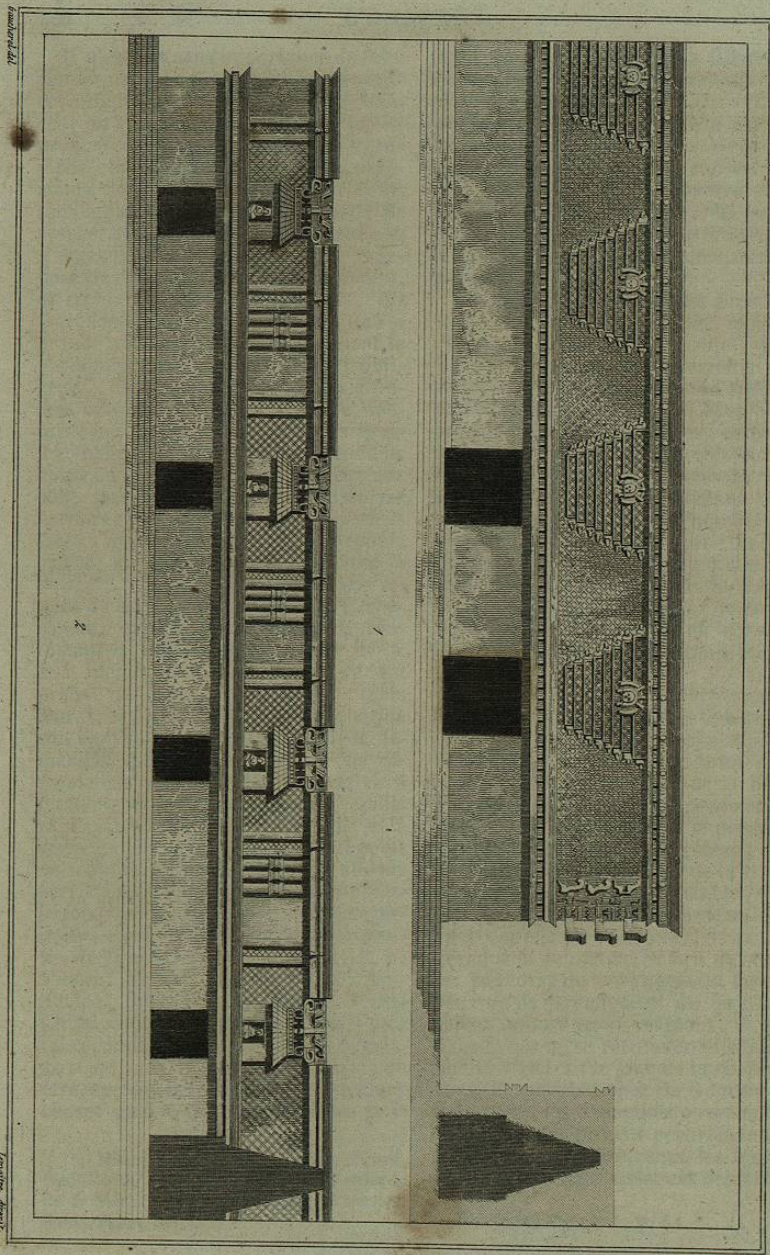
On a cru, sur la foi des écrivains espagnols, que Pachacamac était le démon ou le mauvais principe; mais Garcilasso rectifie cette erreur. Cet historien qui, en sa qualité d'Indien, parlait la langue péruvienne et en comprenait toutes les nuances, affirme que Pachacamac était le créateur de l'univers, le Dieu Tout-Puissant mais inconnu, et que les indigènes désignaient le démon sous la dénomination de *Cupay*; il ajoute que quand ils prononçaient le nom du génie du mal, ils crachaient à terre en signe de mépris et de malédiction, tandis qu'ils ne désignaient Pachacamac qu'en donnant les marques de la vénération la plus profonde.

Il paraît certain qu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme et à une résurrection. Ils appelaient le corps *Alpacamasca*, c'est-à-dire *terre animée*, et pour distinguer l'homme de la bête, ils employaient les expressions de *Runa* et de *Llama*, dont la première signifie un être doué de raison, et la seconde un animal. L'idée de la résurrection était, à ce qu'il semble, chez eux, plus nette et plus précise. Suivant Garcilasso de la Véga, ils avaient grand soin de mettre en lieu de sûreté les rognures de leurs ongles et les cheveux qu'ils se coupaient ou qu'ils faisaient tomber en se peignant, et cela dans le but de se retrouver au complet quand viendrait le jour de la résurrection. Francisco Lopez de Gomara dit que quand les Espagnols ouvraient les tombeaux des princes péruviens et en dispersaient les ossements, les Indiens les conjuraient de laisser ces débris réu-

(\*) Garcilasso, t. I, p. 61.



1. Élévation du Temple du Soleil, 2. Élévation du Temple aux Achémènes.



YUCATAN

nis, afin qu'ils se trouvassent à leur place naturelle lorsqu'il faudrait ressusciter. Quant à l'idée que les habitants du Pérou se faisaient de la vie future, elle se rapprochait singulièrement, si l'on en croit les assertions de Garcilasso et de quelques autres historiens espagnols, du dogme chrétien ou plutôt du dogme catholique : ils divisaient le monde à venir en trois parties : la première, ou le ciel, s'appelait *Hanan-Pacha*, ou le monde supérieur : c'était là que devaient se rendre un jour les hommes bons et vertueux ; la seconde, *Hurin-Pacha*, ou le monde inférieur, correspondant à peu près au purgatoire ; la troisième, *Veu-Pacha*, qui signifiait le centre de la terre : c'était l'enfer ou le séjour des méchants. Ils nommaient encore ce dernier monde *Cupaypa-Huacin*, c'est-à-dire maison du diable. Ils le disaient infesté de tous les maux et de tous les fléaux physiques qui nous affligent ici-bas. Quant au ciel, on y jouirait, suivant eux, d'une vie paisible, également exempte des inquiétudes de l'existence terrestre et privée des plaisirs des sens, de sorte que la souveraine récompense de nos bonnes actions devait consister en un état négatif et monotone, en une espèce de contemplation éternelle ou d'estase physique et morale.

Quelque imparfait que fût chez les Péruviens le dogme de la vie future, on devine que cette croyance devait exercer la plus heureuse influence sur leur conduite et sur leurs mœurs. Avec les instincts sociables dont la nature les avait doués, et la foi aux récompenses et aux châtiments à venir, ils devaient nécessairement mener une vie tout autre que celle des peuples matérialistes.

Malgré la croyance à Pachacamac, le soleil, comme le seul créateur visible de la nature matérielle, était le principal objet du culte des Péruviens. Ils rapportaient presque tout à cet astre ; ils l'adoraient dans des temples magnifiques, et célébraient en son honneur des fêtes splendides. Le temple de Cuzco était le plus somptueux

des édifices qu'on lui avait consacrés. Nous en donnerons ici la description d'après Garcilasso de la Véga :

Les dimensions en étaient immenses, à en juger seulement d'après l'emplacement qu'il occupait. Les murs étaient couverts du haut en bas d'épaisses plaques d'or ; en outre, le bâtiment était couronné d'une espèce de guirlande de même métal, large de plus d'une aune et régnant tout autour de l'édifice. Les nombreuses portes qui donnaient accès dans l'intérieur étaient également revêtues de lames d'or. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le toit était en bois recouvert de chaume, l'usage de la tuile et de l'ardoise étant inconnu des Péruviens. Le grand autel s'élevait du côté de l'Orient. On voyait au-dessus une image du soleil en or, d'une seule pièce et modelée sur une plaque d'une notable épaisseur. Cette figure était, comme les peintres d'autrefois avaient coutume de la représenter, environnée de rayons et de flammes. Sa grandeur était telle, qu'elle occupait presque tout l'espace compris entre les deux murs parallèles du temple (\*). A droite et à gauche de la sainte image étaient les corps des rois défunts, tous rangés par ordre de date, et si bien embaumés qu'ils paraissaient vivants. Ils étaient placés sur des trônes d'or, le visage tourné vers l'entrée du temple ; Huayna-Capac, le plus vénéré des descendants du soleil à cause de ses qualités éminentes, avait seul l'insigne privilège d'être tourné vis-à-vis la figure de cet astre (\*\*).

(\*) Quand les Espagnols entrèrent à Cuzco, cette image du soleil échet par le sort à Manéco Serra de Léquiano, gentilhomme castillan, qui faisait partie de l'expédition. Cet homme était grand joueur. Embarrassé de son butin, il joua son soleil d'or et le perdit dans une seule nuit ; ce qui donna lieu à ce proverbe : « Il joue le soleil avant qu'il fasse jour. »

(\*\*) A l'arrivée des Espagnols, les Indiens cachèrent tous ces corps, sans qu'on pût savoir où ils les avaient déposés. En 1559, le licencié Polo en découvrit cinq, dont trois corps de rois et deux de reines.



Tout auprès du temple s'élevait un cloître dont le faite était orné, sur tout son pourtour, d'une plaque d'or large d'une aune. Ce bâtiment était entouré de cinq grands pavillons carrés, surmontés de toits pyramidaux. Le premier était dédié à la lune, femme du soleil. Il se distinguait par les plaques d'argent qui recouvraient ses portes et son enceinte. On y voyait l'image de la lune représentée par un visage de femme gravé sur argent. C'était dans ce temple que les habitants de Cuzco allaient faire leurs dévotions à l'astre qui, suivant eux, avait conjointement avec le soleil, donné le jour à leurs Incas. A droite et à gauche de la sainte image, étaient rangés les corps des reines décédées. Mama-Oello, mère de l'Inca Huayna-Capac, avait, par un privilège mérité, la figure tournée en face du symbole rayonnant.

Le deuxième pavillon était consacré aux étoiles, et notamment à Vénus et aux Pléiades. Les Péruviens croyaient, à ce qu'il paraît, que les étoiles étaient employées au service de la lune (\*). Le troisième édifice était dédié aux éclairs et au tonnerre, et l'or s'y étalait avec profusion. Dans le quatrième, les indigènes vouaient un culte à l'arc-en-ciel, émanation directe du soleil. Le cinquième pavillon était destiné au grand sacrificateur et aux autres prêtres employés au service du temple : c'était une salle de délibération et en même temps une espèce de sacristie.

On dit que, pour ajouter à la magnificence de la demeure du soleil, les jardins qui entouraient les asiles sacrés dont nous venons de parler, étaient remplis d'arbres et de plantes au feuillage d'or et d'argent, chefs-d'œuvre des orfèvres de la capitale.

Parmi les temples qui existaient dans les autres villes du Pérou, les écrivains espagnols citent particulièrement celui qui s'élevait dans l'île de Tificaca. Cette île, située dans le lac du même nom, passait pour avoir été le premier asile des enfants du soleil, Manco-Capac et Mamma-Oello. Elle

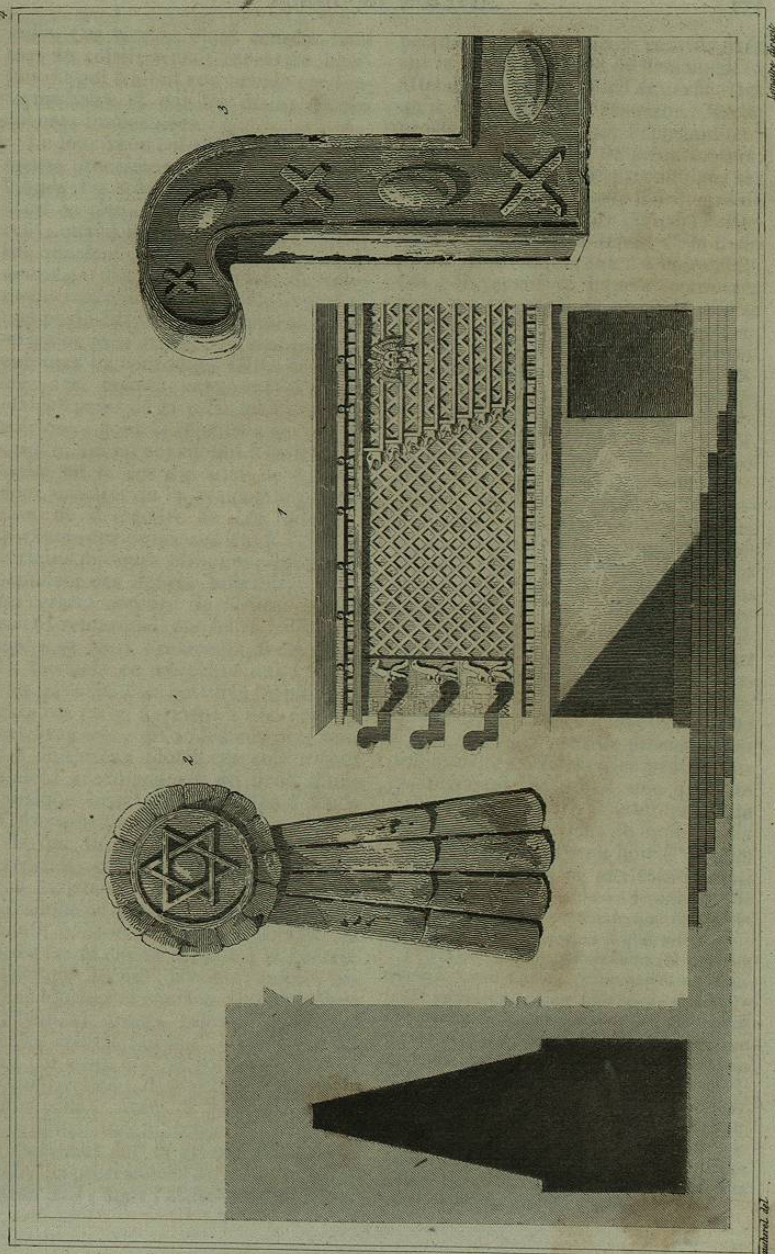
(\*) Garcilasso de la Véga.

était devenue, par cela seul, un objet de vénération, et les Péruviens l'avaient sanctifiée en y bâtissant un temple splendide. Si l'on en croit les historiens, cet édifice était complètement revêtu de lames d'or, et il renfermait des trésors inappréciables. Entre autres objets curieux, on y voyait la fameuse chaîne d'or fabriquée par ordre de l'Inca Huayna-Capac, à l'occasion de la fête solennelle par laquelle il célébra le jour où fut sevré son fils aîné. Cette chaîne qui servait, dit-on, à exécuter une danse usitée parmi les habitants du Pérou, avait sept cents pieds de longueur. Elle fut, comme les autres richesses du temple de Tificaca, jetée dans le lac par les Indiens, à l'arrivée des Espagnols.

Le culte du soleil, au Pérou, comportait des cérémonies publiques dont nous devons donner une idée au lecteur. La fête solennelle appelée *Yntip Raymi*, ou tout simplement *Raymi*, était célébrée avec une pompe et une magnificence toutes particulières. Les fidèles s'y préparaient par un jeûne austère. Pendant les trois jours qui précédaient la cérémonie, ils ne mangeaient qu'un peu de maïs cru avec quelques herbes également crues, et ne buvaient que de l'eau ; ils s'abstenaient de tout rapprochement avec leurs femmes, et veillaient à ce qu'on ne fit du feu dans aucun endroit de la ville. La veille de la fête, les prêtres incas proposés aux sacrifices préparaient tout pour la solennité du lendemain. Les vierges consacrées au soleil, et dont nous parlerons plus loin, passaient la nuit à pétrir une grande quantité d'une pâte appelée *cancu*, dont elles faisaient de petits pains ronds de la grosseur d'une pomme (\*). Elles apprêtaient aussi toutes les viandes qui devaient être mangées par le monarque et sa fa-

(\*) Nous ferons remarquer ici, d'après Garcilasso, que les Péruviens n'employaient jamais leur blé à faire du pain qu'en cette seule circonstance et à une autre fête appelée *Citu*, et que même alors ils n'en mangeaient que deux ou trois morceaux. La *cara*, espèce de légume, leur tenait lieu de pain.

YUCATAN



Détails du Temple du Soleil.



mille. Ces vierges étant censées femmes du soleil, c'était cet astre bien-faisant qui traitait son peuple par l'intermédiaire et par les mains de ses épouses immaculées.

Le jour venu, il se formait une immense procession, qui se rendait au temple du soleil. Le souverain marchait en tête, ou son plus proche parent, quand il était à la guerre. Après lui venaient les *curacas* ou gouverneurs de districts, couverts de vêtements magnifiques, mais bizarres. Les uns portaient des robes semées de lames d'or et d'argent, et des bonnets entourés de couronnes faites de feuilles des mêmes métaux; d'autres étaient parés de la peau du tigre d'Amérique, dont la tête leur servait de casque; on en voyait qui s'étaient attaché sur le dos des ailes de condor, pour montrer qu'ils avaient la prétention de descendre de ces oiseaux; quelques-uns se déguisaient à l'aide de certains masques étranges, qui représentaient des figures horribles; enfin un certain nombre de *curacas* se faisaient remarquer par leurs habits bariolés et leurs ornements grotesques. Ils faisaient en marchant mille singeries, prenaient les postures les plus singulières et se livraient à des actes si extravagants, qu'on les eût pris pour des insensés; toutes ces contorsions étaient accompagnées du bruit d'une musique bruyante, exécutée à l'aide d'instruments criards et discordants, tels que fifres, tambours, trompes, crécelles, etc. Chaque nation du Pérou assistait à la cérémonie dans la personne de quelques représentants de haute naissance. Chacune portait les armes dont elle se servait à la guerre, telles que flèches, javelots, lances, haches longues et courtes. Des bannières richement ornées représentaient les belles actions faites au service du soleil par ceux qui les portaient. C'était à qui paraîtrait, dans cette circonstance solennelle, avec le plus d'éclat et d'originale magnificence.

Parvenue sur la grande place de la ville, la procession s'arrêtait, et tous, pieds nus, dans l'attitude la plus res-

pectueuse, tenaient leurs regards fixés sur la partie orientale du firmament et attendaient que le soleil se levât. Dès qu'il paraissait sur l'horizon, ils se prosternaient vers lui, l'appelant leur père et lui envoyant de pieux baisers. Puis le roi se levait et prenait dans ses mains deux grands vases d'or pleins de la boisson ordinaire des Péruviens. Élevant la coupe qu'il tenait de la main droite, il invitait le soleil à boire; cela fait, il versait la liqueur consacrée dans un réservoir en or, d'où elle se rendait, par un tuyau souterrain, au temple du soleil. Ensuite le roi buvait quelques gouttes de la boisson contenue dans l'autre vase, et distribuait le reste aux Incas. Quant aux *Curacas*, comme ils n'étaient pas du sang royal, on leur donnait à boire d'un breuvage préparé par les vierges du soleil.

Cette cérémonie n'était qu'une espèce d'introduction à la solennité principale. La procession se rendait immédiatement au grand temple. Là, l'Inca et sa famille déposaient entre les mains des prêtres, à titre d'offrande au soleil, les vases qui avaient servi aux libations. Les *curacas* venaient à leur tour déposer leurs coupes d'or et d'argent; ils y ajoutaient des pièces de monnaie et des modèles d'animaux de toute espèce coulés en métaux précieux. Ces préliminaires achevés, les prêtres incas offraient au soleil une quantité d'agneaux et de brebis stériles (\*) de toutes couleurs. Dans le nombre ils choisissaient un agneau noir (\*\*) qu'ils

(\*) Les Péruviens ne sacrifiaient jamais les brebis susceptibles d'être fécondées. Ils ne mangeaient de leur chair que lorsqu'elles n'étaient plus propres à engendrer.

(\*\*) Les Indiens préféraient la couleur noire à toute autre, principalement dans leurs sacrifices, parce qu'elle a, disaient-ils, quelque chose de divin. Ils ajoutaient qu'un animal de couleur noire était presque toujours noir par tout le corps, tandis qu'un agneau blanc avait la plupart du temps quelque tache noire sur le museau, ce qui leur paraissait constituer un défaut. C'est pour cela, dit Garcilasso de la Véga, que leurs rois étaient le plus souvent vêtus de noir. Leurs habits de deuil étaient de la couleur que nous appelons *gris de souris*.



éventraient tout vivant, pour en extraire les viscères et y lire les arrêts du destin. Après ce premier sacrifice, ils immolaient plusieurs brebis et plusieurs moutons; ces dernières victimes étaient tout simplement égorgées et écorchées; on n'en offrait au soleil que le sang et le cœur; puis on brûlait le tout jusqu'à le réduire en cendres. Il fallait que le feu employé dans ces solennités fût donné aux prêtres incas par la main même du soleil. A cet effet, ils enflammaient de la charpie de coton en concentrant les rayons du soleil au fond d'un vase concave et poli, opération dans laquelle ils se servaient probablement d'une lentille, ou d'un procédé analogue. Ce feu, obtenu de cette façon, servait à cuire tous les aliments distribués aux acteurs de la cérémonie; on en réservait une partie, que l'on transportait au couvent des vestales, où il était soigneusement conservé jusqu'à l'année suivante. S'il arrivait que la veille du *Raymi*, le temps fût couvert et le soleil voilé, on était réduit à faire du feu au moyen de deux fragments de bois frottés l'un contre l'autre.

Les viandes cuites au feu sacré, on les distribuait aux membres de la famille royale, aux curacas et aux autres personnes qui avaient assisté à la cérémonie. On mangeait jusqu'à satiété, après quoi l'on buvait de même (\*). Il était rare, à ce qu'il paraît, que la journée se terminât sans quelques scènes d'ivrognerie et de désordre.

Pendant les huit jours qui suivaient, la famille royale, les curacas et les principaux guerriers de l'empire, passaient tout leur temps en festins et en réjouissances. Les banquets se succédaient sans interruption; ils étaient animés par les toasts que ne cessaient de se porter les convives, et par le bruit des danses grotesques qu'exécutaient autour de la table des baladins affublés de costumes bizarres et de masques grotesques.

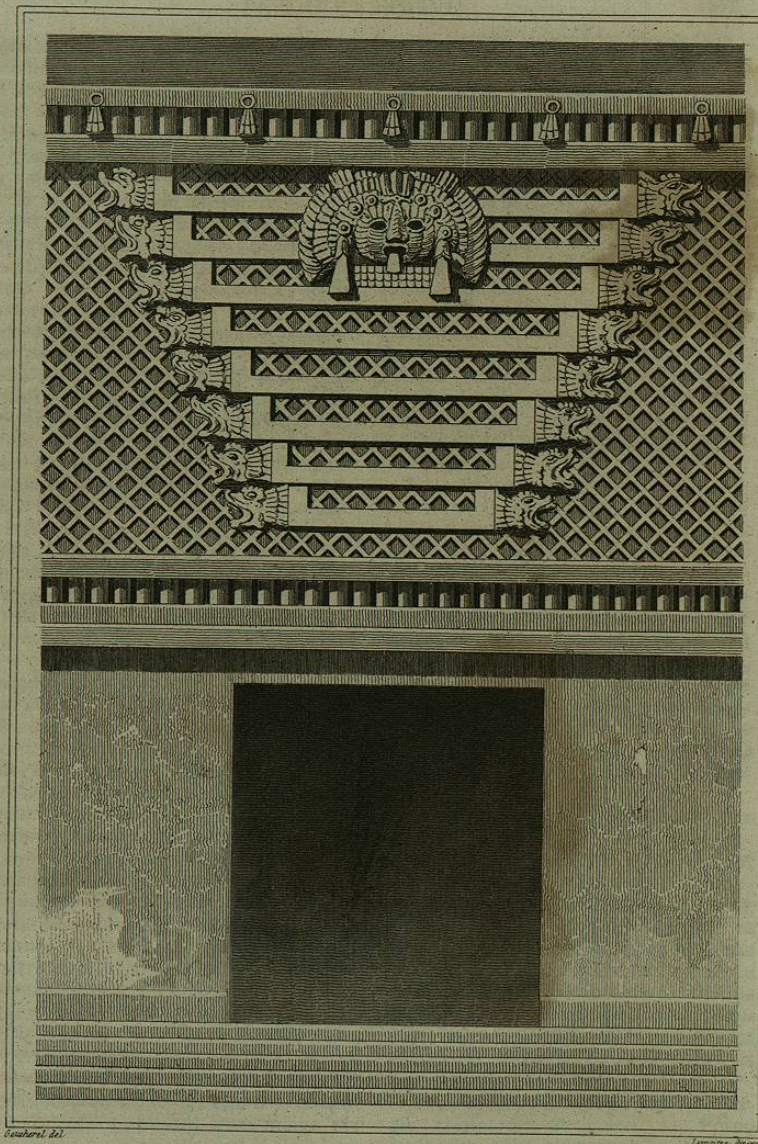
Indépendamment de cette fête du

(\*) Les Péruviens paraissent avoir été dans l'habitude de ne boire qu'après avoir mangé.

soleil, il y en avait trois autres, dont deux célébrées avec beaucoup moins de pompe. Quant à la quatrième, appelée *Citu*, et dont le but était d'éloigner toutes les maladies et tous les fléaux, elle mérite qu'on en fasse mention avec quelques détails.

Un jeûne préliminaire de vingt-quatre heures préparait les fidèles aux pieuses cérémonies du lendemain. Dans la nuit qui précédait le grand jour, ils faisaient du pain semblable à celui dont nous avons déjà parlé, et pareillement divisé en fragments arrondis. La moitié des petits pains contenait du sang de jeunes garçons de 5 à 10 ans. On obtenait ce sang en saignant les enfants entre les deux sourcils ou en provoquant l'hémorragie par les narines; c'était là, du reste, leur manière de saigner dans toutes leurs maladies habituelles. Le pain, une fois retiré des marmites de terre dans lesquelles, à défaut de fours, on le faisait cuire, les individus qui avaient pris part au jeûne se lavaient soigneusement le corps, quelques instants avant le lever du soleil. Ils prenaient ensuite un des pains qui contenaient du sang, et ils s'en frottaient dévotement la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras et les cuisses, dans la conviction qu'ils se purifiaient ainsi le corps et qu'ils éloignaient pour longtemps la maladie. Cela fait, le membre le plus âgé et le plus respectable de la famille prenait un gros morceau de la même pâte mêlée de sang, et allait en frotter la porte dominant sur la rue; il l'y laissait même attaché, pour montrer aux passants que la maison avait été purifiée et sanctifiée.

Pendant que ceci se passait dans les demeures des simples particuliers, le grand prêtre présidait aux mêmes cérémonies dans le palais et dans le temple du soleil; d'autres prêtres en faisaient autant dans le couvent des vestales et dans *Huanacauri*, autre temple situé à une lieue de la capitale et singulièrement vénéré des Péruviens, parce qu'il était construit sur le lieu où Manco Capac avait fait sa première



Détail du Temple du Soleil.